

avec laquelle il en faisait usage; cette dame lui prédisait souvent un grand avenir. A sa mort, la révolution était commencée; elle y avait pris beaucoup d'intérêt; et, dans un de ses derniers momens, on lui a entendu dire que, s'il n'arrivait pas malheur au jeune Napoléon, il y jouerait infailliblement un grand rôle. L'Empereur n'en parle qu'avec une tendre reconnaissance, n'hésitant pas à croire que les relations distinguées, la situation supérieure dans laquelle cette dame le plaça si jeune dans la société, peuvent avoir grandement influé sur les destinées de sa vie.

L'existence privilégiée de Napoléon lui attira une extrême jalousie de la part de ses camarades; ils le voyaient avec peine s'absenter si souvent d'au milieu d'eux, bien que ce ne fut nullement à leur détriment sous aucun rapport. Heureusement, le commandant, M. d'*Urtubie*, vieillard respectable, l'avait parfaitement jugé; il ne cessa de lui être favorable, et de lui faciliter tous les moyens d'allier les devoirs du service avec les agrémens de la société.

Napoléon prit du goût pour M<sup>lle</sup> du *Colombier*, qui n'y fut pas insensible;

c'était leur première inclination à tous deux, et telle qu'elle pouvait être à leur âge et avec leur éducation. « On n'eût » pas pu être plus innocent que nous, » disait l'Empereur; nous nous ména- » gions de petits rendez-vous; je me sou- » viens encore d'un, au milieu de l'été, » au point du jour, on le croira avec » peine, tout notre bonheur se réduisit » à manger des cerises ensemble. »

Il est faux, du reste, ainsi que je l'avais entendu dire dans le monde, que la mère ait voulu ce mariage, et que le père s'y soit opposé, alléguant qu'ils se nuiraient l'un à l'autre en s'unissant; tandis qu'ils étaient faits pour faire fortune chacun de leur côté. L'anecdote qu'on raconte au sujet d'un pareil mariage avec M<sup>lle</sup> *Clary*, depuis, M<sup>me</sup> *Bernadotte*, aujourd'hui reine de Suède, n'est pas plus exacte.

L'Empereur, en 1805, allant se faire couronner roi d'Italie, retrouva à Lyon M<sup>lle</sup> du *Colombier*, devenue M<sup>me</sup> de *Bressieux*. Elle pénétra à lui avec cette difficulté qui entoure les souverains. Il la revit avec grand plaisir; mais il la trouva furieusement changée. Il fit pour son mari ce qu'elle désirait, et la plaça,

elle-même, dame chez une de ses sœurs.

Mesdemoiselles de *Laurencin* et *Saint-Germain* faisaient dans ce temps-là les beaux jours de Valence, et s'y partageaient tous les cœurs : la dernière est devenue M<sup>me</sup> de *Montalivet*, dont le mari fut alors aussi fort connu de l'Empereur, qui l'a fait depuis son ministre de l'intérieur. « Honnête homme, qui m'est » demeuré, je crois, disait Napoléon, » toujours tendrement attaché. »

L'Empereur, à dix-huit et vingt ans, était des plus instruits, pensant fortement, et de la logique la plus serrée. Il avait immensément lu, profondément médité, et a peut-être perdu depuis, dit-il. Son esprit était vif, prompt; sa parole énergique; partout il était aussitôt remarqué, et obtenait beaucoup de succès auprès des deux sexes, surtout auprès de celui qu'on préfère à cet âge; et il devait lui plaire par des idées neuves et fines, par des raisonnemens audacieux. Les hommes devaient redouter sa logique et sa discussion, auxquels la connaissance de sa propre force l'entraînait naturellement.

Beaucoup de ceux qui l'ont connu dans ses premières années lui ont prédit

une carrière extraordinaire; aucun d'eux n'a été surpris de celle qu'il a remplie. Vers ce temps il remporta, sous l'anonyme, un prix à l'académie de Lyon, sur la question posée par Raynal : « *Quels* » *sont les principes et les institutions à* » *inculquer aux hommes, pour les rendre* » *le plus heureux possible?* » Le mémoire anonyme fut fort remarqué; il était, du reste, tout à fait dans les idées du temps; il commençait par demander ce qu'était le bonheur, et répondait de jouir complètement de la vie; de la manière la plus conforme à notre organisation morale et physique. Devenu Empereur, il causait un jour de cette circonstance avec M. de Talleyrand; celui-ci, en courtisan délicat, lui rapporta, au bout de huit jours, ce fameux mémoire, qu'il avait fait déterrer des archives de l'académie de Lyon. C'était en hiver, l'Empereur le prit, en lut quelques pages, et jeta au feu cette première production de sa jeunesse. « Comme on ne s'avise » jamais de tout, disait Napoléon, M. de » Talleyrand nes'était pas donné le temps » d'en faire prendre copie. »

Le prince de Condé s'annonça un jour à l'école d'artillerie d'Auxonne : c'était

un grand honneur et une grande affaire que de se trouver inspecté par ce prince militaire. Le commandant, en dépit de la hiérarchie, mit le jeune Napoléon à la tête du polygone, de préférence à d'autres d'un rang supérieur. Or il arriva que la veille de l'inspection tous les canons du polygone furent encloués; mais Napoléon était trop alerte, avait l'œil trop vif, pour se laisser prendre à ce mauvais tour de ses camarades ou peut-être même au piège de l'illustre voyageur.

On croit généralement, dans le monde, que les premières années de l'Empereur ont été taciturnes, sombres, moroses; mais au contraire, en débutant au service, il était fort gai. Il n'a pas de plus grand plaisir ici que de nous raconter les espiègeries de son école d'artillerie; il semble oublier alors momentanément les malheurs qui nous enchaînent, quand il s'abandonne aux détails de ces temps heureux de sa première jeunesse.

C'était un vieux commandant de plus de quatre-vingts ans, qu'ils vénéraient fort du reste, lequel venant un jour leur faire faire l'exercice du canon, suivait

chaque coup avec sa lorgnette, assurait qu'on devait avoir été bien loin du but; s'inquiétait, s'informait à ses voisins si quelqu'un avait vu porter le coup; personne n'avait garde, les jeunes gens escamotant le boulet toutes les fois qu'ils chargeaient. Le vieux général avait de l'esprit; au bout de cinq à six coups il lui prit fantaisie de faire compter les boulets, il n'y eut pas moyen de s'en dédire; il trouva le tour fort gai, et n'en ordonna pas moins les arrêts à tous.

Une autre fois, c'étaient quelques-uns de leurs capitaines qu'ils prenaient en grippe, ou bien desquels ils avaient quelque vengeance à tirer; ils arrêtaient alors de les bannir de la société, de les réduire à s'imposer eux-mêmes des espèces d'arrêts. Quatre à cinq jeunes gens se partageaient les rôles, et s'attachaient aux pas du malheureux proscrit; ils se trouvaient partout où celui-ci paraissait en société, et il n'ouvrait pas la bouche qu'il ne fût aussitôt méthodiquement contredit dans les formes les plus polies, avec esprit et logique; le malheureux n'avait plus qu'à déguerpir.

« Une autre fois encore, c'était un camarade, disait Napoléon, logeant

» au-dessus de moi, qui avait pris le goût  
 » funeste de donner du cor; il assour-  
 » dissait de manière à distraire de toute  
 » espèce de travail. On se rencontre dans  
 » l'escalier. — Mon cher, vous devez bien  
 » vous fatiguer avec votre cor? — Mais  
 » non, pas du tout. — Eh bien! vous fa-  
 » tiguez beaucoup les autres. — J'en suis  
 » fâché. — Mais vous feriez mieux d'aller  
 » donner de votre cor plus loin. — Je suis  
 » maître dans ma chambre. — On pour-  
 » rait vous donner quelque doute là-  
 » dessus? — Je ne pense pas que per-  
 » sonne fût assez osé. » Duel arrêté; le  
 conseil des camarades examine, avant  
 de le permettre, et il prononce qu'à  
 l'avenir l'un ira donner du cor plus loin,  
 et que l'autre sera plus endurant, etc.

L'Empereur, dans la campagne de  
 1814, retrouva son donneur de cor dans  
 le voisinage de Soissons ou de Laon; il  
 vivait sur sa terre, et venait donner des  
 renseignemens importans sur la position  
 de l'ennemi. L'Empereur le retint et le  
 fit son aide-de-camp, c'était le colonel  
 Bussy.

Napoléon, dans son régiment d'artil-  
 lerie, suivait beaucoup la société par-  
 tout où il se trouvait, et toujours avec

beaucoup de succès. Les femmes, dans  
 ce temps, accordaient beaucoup à l'es-  
 prit: c'était alors auprès d'elle le grand  
 moyen de séduction. Il fit, à cette épo-  
 que, ce qu'il appelle son Voyage Senti-  
 mental de Valence au Mont-Cénis, en  
 Bourgogne, et fut au moment de l'écrire  
 à la façon de Sterne. Le fidèle Des-  
 mazzis était de la partie, il ne le quittait  
 jamais; et ses récits, sur la vie privée  
 de Napoléon, venant à se rattacher à sa  
 vie publique, pourraient donner la vie  
 entière de l'Empereur. On verrait que  
 bien qu'elle soit si extraordinaire dans  
 les événemens, il n'en est pas de plus  
 simple ni de plus naturelle dans sa  
 course.

Les circonstances et la réflexion ont  
 beaucoup modifié son caractère. Il n'est  
 pas jusqu'à son style, aujourd'hui si  
 serré, si laconique, qui ne fût alors em-  
 phatique et abondant. Dès l'assemblée  
 législative, Napoléon devint grave, sé-  
 vère dans sa tenue et peu communicatif.  
 L'armée d'Italie fut encore une époque  
 pour son caractère. Son extrême jeu-  
 nesse, quand il en vint prendre le com-  
 mandement, demandait une grande  
 réserve et la dernière sévérité de mœurs:

« C'était nécessaire, indispensable, di-  
 » sait-il, pour pouvoir commander à des  
 » hommes tellement au-dessus de moi  
 » par leur âge. Aussi ma conduite y fut-  
 » elle irréprochable, exemplaire; je me  
 » montrais une espèce de Caton, je le  
 » dus paraître à tous les yeux, et j'étais  
 » en effet un philosophe, un sage. » C'est  
 avec ce caractère qu'il s'est présenté sur  
 la scène du monde.

Napoléon se trouvait en garnison à  
 Valence au moment où commença la ré-  
 volution; et bientôt on attacha une im-  
 portance spéciale à faire émigrer les offi-  
 ciers d'artillerie; ceux-ci, de leur côté,  
 étaient fort divisés d'opinions. Napo-  
 léon, tout aux idées du jour, avec l'ins-  
 tinct des grandes choses et la passion de  
 la gloire nationale, prit le parti de la  
 révolution, et son exemple influa sur la  
 grande majorité du régiment. Il fut très-  
 chaud patriote sous l'assemblée consti-  
 tuante; mais la législative devint une  
 époque nouvelle pour ses idées et ses  
 opinions.

Il se trouvait à Paris le vingt et un juin  
 1792, et fut témoin, sur la terrasse de  
 l'eau, des rassemblemens tumultueux  
 des faubourgs qui, traversant le jardin

des Tuileries, forcèrent le palais. Il n'y  
 avait que six mille hommes; c'était une  
 foule sans ordre, dénotant, par les pro-  
 pos et les vêtemens, tout ce que la po-  
 pulace a de plus commun et de plus  
 abject.

Il fut aussi témoin du dix août, où  
 les assaillans n'étaient ni plus relevés ni  
 plus redoutables.

En 1793, Napoléon était en Corse,  
 et y avait un commandement de gardes  
 nationales. Il combattit Paoli dès qu'il  
 put soupçonner que ce vieillard, qui lui  
 avait été jusque-là si cher, avait le pro-  
 jet de livrer l'île aux Anglais. Aussi, rien  
 de plus faux que Napoléon, ou aucun  
 des siens, ait jamais été en Angleterre,  
 ainsi que cela y a été généralement ré-  
 pandu, offrir de lever un régiment corse  
 à son service.

Les Anglais et Paoli l'emportèrent sur  
 les patriotes corses; ils brûlèrent Ajac-  
 cio. La maison des Bonaparte fut incen-  
 diée, et toute la famille se trouva dans  
 l'obligation de gagner le continent. Elle  
 se fixa à Marseille, d'où Napoléon se ren-  
 dit à Paris: il y arriva au moment où  
 les fédéralistes de Marseille venaient de  
 livrer Toulon aux Anglais.

*Vendredi 1<sup>er</sup> Septembre au Mercredi 6.*

Îles du Cap vert. — Navigation. — Détails, etc.  
 — Napoléon au siège de Toulon. — Commencemens de Duroc, de Junot. — Querelles avec des représentans du peuple. — Querelles avec Aubry. — Anecdotes sur Vendémiaire. — Napoléon général de l'armée d'Italie. — Pureté d'administration. — Désintéressement. — Pourquoi *Petit Caporal*? — Différence du système du Directoire d'avec celui du général de l'armée d'Italie.

Le premier septembre, notre latitude nous annonçait que nous verrions les îles du cap Vert dans la journée. L'horizon était couvert; à la nuit nous n'apercevions encore rien. L'amiral, convaincu que nous avions de l'erreur en longitude, allait prendre sur la droite à l'ouest, pour rencontrer ces îles, lorsqu'un brick, qui était de l'avant, fit signal qu'il les découvrait à gauche. Il s'éleva dans la nuit une espèce de tempête du sud-est; et, si l'erreur eût été en sens opposé, et que l'Amiral eût pris en effet sur la droite, nous aurions pu nous trouver en perdition. Ce qui prouve que, malgré les grands progrès de l'art, les chances demeurent encore fort dangereuses. Le vent toujours très-fort, et la

mer très-grosse, l'Amiral préféra continuer sa route, plutôt que de s'obstiner à faire de l'eau : il espérait d'ailleurs en avoir assez. Tout nous annonçait un passage prospère; nous étions déjà fort avancés; les circonstances continuaient d'être favorables, la température était douce, notre navigation était heureuse : elle eût pu même nous paraître agréable, si elle s'était faite dans nos projets et d'après notre volonté; mais comment oublier nos maux, et se distraire de notre avenir!....

Le travail seul pouvait nous faire supporter la longueur et l'ennui de nos journées. J'avais imaginé d'apprendre l'anglais à mon fils; l'Empereur, à qui je parlais de ses progrès, voulut l'apprendre aussi. Je m'étudiai à lui composer une méthode et un tableau très-simple qui devaient lui en éviter tout l'ennui. Cela fut très-bien deux ou trois jours; mais l'ennui de cette étude était au moins égal à celui qu'il s'agissait de combattre; l'anglais fut laissé de côté. L'Empereur me reprocha bien quelquefois de ne plus continuer mes leçons; je répondais que j'avais la médecine toute prête, s'il avait le courage de l'avalier. Du reste, vis-à-vis

des Anglais surtout, sa manière d'être et de vivre, toutes ses habitudes, continuaient à être les mêmes : jamais une plainte, un désir; toujours impassible, toujours égal, toujours sans humeur.

L'Amiral, qui, je crois, sur notre réputation, s'était fort cuirassé au départ, se désarmait insensiblement, et prenait chaque jour plus d'intérêt à son captif. Il venait, au sortir du dîner, représenter que le serain et l'humidité pouvaient être dangereux; alors l'Empereur prenait quelquefois son bras, et prolongeait avec lui la conversation, ce qui semblait remplir sir Georges Cockburn de satisfaction; il s'en montrait heureux. On m'a assuré qu'il écrivait avec soin tout ce qu'il pouvait recueillir. S'il en est ainsi, ce que l'Empereur a dit un de ces jours, à dîner, sur la marine, nos ressources navales dans le midi, celles qu'il avait déjà créées, celles qu'il projetait encore sur les ports, les mouillages de la Méditerranée, ce que l'Amiral écoutait avec cette anxiété qui redoute l'interruption, tout cela composera, pour un marin, un chapitre vraiment précieux.

Je reviens aux détails recueillis des

conversations habituelles; en voici sur le siège de Toulon.

En septembre 1795, Napoléon Bonaparte, âgé de vingt-quatre ans, était encore inconnu au monde qu'il devait remplir de son nom; il était lieutenant-colonel d'artillerie, et se trouvait depuis peu de semaines à Paris, venant de Corse, où les circonstances politiques l'avaient fait succomber sous la faction de Paoli. Les Anglais venaient de se saisir de Toulon, on avait besoin d'un officier d'artillerie distingué pour diriger les opérations du siège, Napoléon y fut envoyé. Là le prendra l'histoire, pour ne plus le quitter; là commence son immortalité.

Je renvoie aux mémoires de la campagne d'Italie; on y lira le plan d'attaque qu'il fit adopter, la manière dont il l'exécuta; on y verra que c'est lui précisément, et lui seul, qui prit la place. Ce dût être un bien grand triomphe sans doute; mais pour l'apprécier plus dignement encore, il faudrait surtout comparer le procès-verbal du plan d'attaque avec le procès-verbal de l'évacuation : l'un est la prédiction littérale, l'autre en est l'accomplissement mot à mot. Dès cet instant la réputation du jeune com-

mandant d'artillerie fut extrême; l'Empereur n'en parle pas sans complaisance: c'est une des époques de sa vie où il a éprouvé, dit-il, le plus de satisfaction; c'était son premier succès: on sait que c'est celui qui imprime les plus doux souvenirs. La relation de la campagne d'Italie peindra suffisamment les trois généraux en chef qui se sont succédés durant le siège: l'inconcevable ignorance de *Cartaux*, la sombre brutalité de *Doppet*, et la bravoure bonhomière de *Dugommier*; je n'en dirai rien ici.

Dans ces premiers momens de la révolution, ce n'était que désordre dans le matériel, ignorance dans le personnel, tant à cause de l'irrégularité des temps, que de la rapidité et de la confusion qui avaient présidé aux avancemens. Voici qui peut donner une idée des choses et des mœurs de cette époque.

Napoléon arrive au quartier-général, il aborde le général *Cartaux*, homme superbe, doré, dit-il, depuis les pieds jusqu'à la tête, qui lui demande ce qu'il y a pour son service. Le jeune officier présente modestement sa lettre qui le chargeait de venir, sous ses ordres, diriger les opérations de l'artillerie. « C'était bien

» inutile, dit le bel homme, en caressant  
 » sa moustache; nous n'avons plus besoin  
 » de rien pour reprendre Toulon. Cepen-  
 » dant, soyez le bien venu, vous partage-  
 » rez la gloire de le brûler demain, sans  
 » en avoir pris la fatigue. » Et il le fit res-  
 » ter à souper.

On s'assied trente à table, le général seul est servi en prince, tout le reste meurt de faim; ce qui, dans ces temps d'égalité, choqua étrangement le nouveau venu. Au point du jour, le général le prend dans son cabriolet, pour aller admirer, disait-il, les dispositions offensives. A peine a-t-on dépassé la hauteur et découvert la rade, qu'on descend de voiture, et qu'on se jette sur les côtés dans des vignes. Le commandant d'artillerie aperçoit alors quelques pièces de canon, quelque remuement de terre, auxquels, à la lettre, il lui est impossible de rien conjecturer. « *Dupas*, dit fièrement le général, qui parlait à son aide-  
 » de-camp, à son homme de confiance,  
 » sont-ce là nos batteries? — Oui, Géné-  
 » ral. — Et notre parc? — Là, à quatre  
 » pas. — Et nos boulets rouges? — Dans  
 » les bastides voisines, où deux compa-  
 » gnies les chauffent depuis ce matin. —



» Mais comment porterons-nous ces boulets tout rouges ? » Et ici les deux hommes de s'embarrasser, et de demander à l'officier d'artillerie, si, par ses principes, il ne saurait pas quelque remède à cela. Celui-ci, qui eût été tenté de prendre le tout pour une mystification, si les deux interlocuteurs y eussent mis moins de naturel (car on était au moins à une lieue et demie de l'objet à attaquer), employa toute la réserve, le ménagement, la gravité possibles, pour leur persuader, avant de s'embarrasser de boulets rouges, d'essayer à froid, pour bien s'assurer de la portée. Il eut bien de la peine à y réussir, et encore ne fut-ce que pour avoir très-heureusement employé l'expression technique de *coup d'épreuve*, qui frappa beaucoup, et les ramena à son avis. On tira donc ce coup d'épreuve; mais il n'atteignit pas au tiers de la distance, et le général et Dupas de vociférer contre les Marseillais et les aristocrates, qui auront malicieusement, sans doute, gâté les poudres. Cependant arrive à cheval le représentant du peuple: c'était *Gasparin*, homme de sens, qui avait servi. Napoléon, jugeant dès cet instant toutes les circonstances environnantes, et prenant

audacieusement son parti, se rehausse tout à coup de six pieds, interpelle le représentant, le somme de lui faire donner la direction absolue de sa besogne; démontre, sans ménagement, l'ignorance inouïe de tout ce qui l'entoure, et saisit, dès cet instant, la direction du siège, où dès-lors il commanda en maître.

Cartaux était si borné, qu'il était impossible de lui faire comprendre que, pour avoir Toulon plus facilement, il fallait aller l'attaquer à l'issue de la rade; et comme il était arrivé au commandant d'artillerie de dire parfois, en montrant cette issue sur la carte, que c'était là qu'était Toulon, Cartaux le soupçonnait de n'être pas fort en géographie; et quand enfin, malgré sa résistance, l'autorité des représentans eut décidé cette attaque éloignée, ce général n'était pas sans défiance sur quelque trahison; il observait souvent avec inquiétude que Toulon n'était pourtant pas de ce côté.

Cartaux voulut un jour forcer le commandant de placer une batterie adossée le long d'une maison qui n'admettait aucun recul; une autre fois, revenant de la promenade du matin, il mande le même

commandant pour lui dire qu'il vient de découvrir une position d'où une batterie de six ou douze pièces, doit infailliblement procurer Toulon sous peu de jours: c'était un petit tertre d'où l'on pouvait battre à la fois, prouvait-il, trois ou quatre forts et plusieurs points de la ville. Il s'emporte sur le refus du commandant de l'artillerie, qui fait observer que si la batterie battait tous les points, elle en était battue; que les douze pièces auraient affaire à cent cinquante; qu'une simple soustraction devait lui suffire pour lui faire connaître son désavantage. Le commandant du génie fut appelé en conciliation; et comme il fut tout d'abord de l'avis du commandant de l'artillerie, Cartaux disait qu'il n'y avait pas moyen de rien tirer de ces corps savans, parce qu'ils se tenaient tous par la main. Pour prévenir des difficultés toujours renaissantes, le représentant décida que Cartaux ferait connaître, en grand, son plan d'attaque au commandant d'artillerie, qui en exécuterait les détails d'après les règles de son arme. Voici quel fut le plan mémorable de Cartaux.

« Le général d'artillerie foudroiera

» Toulon pendant trois jours, au bout  
» desquels je l'attaquerai sur trois colon-  
» nes, et l'enlèverai. »

Mais, à Paris, le comité du génie trouva cette mesure expéditive beaucoup plus gaie que savante, et c'est ce qui contribua à faire rappeler Cartaux. Les projets, du reste, ne manquaient pas; comme la reprise de Toulon avait été donnée au concours des sociétés populaires, ils abondaient de toutes parts; Napoléon dit qu'il en a bien reçu six cents durant le siège. Quoi qu'il en soit c'est au représentant *Gasparin* que Napoléon dut de voir son plan, celui qui donna Toulon, triompher des objections des comités de la Convention; il en conservait un souvenir reconnaissant: « *C'était Gasparin, disait-il, qui avait ouvert sa carrière* ».

Dans tous les différends que Cartaux

---

\* Aussi l'Empereur, dans son testament, a-t-il consacré un souvenir au représentant Gasparin, pour la protection spéciale, dit-il, qu'il en avait reçue.

Il a honoré d'un précieux souvenir le chef de son école d'artillerie, le général *Duteil*, ainsi que son général en chef à Toulon, *Dugommier*, pour l'intérêt et la bienveillance qu'il avait éprouvés d'eux.

avait avec le commandant d'artillerie, lesquels se passaient la plupart du temps devant sa femme, celle-ci prenait toujours le parti de l'officier d'artillerie, disant naïvement à son mari : « Mais laisse » donc faire ce jeune homme, il en sait » plus que toi; il ne te demande rien; » ne rends-tu pas compte? la gloire te » reste. »

Cette femme n'était pas sans beaucoup de bon sens. Retournant à Paris, après le rappel de son mari, les Jacobins de Marseille donnèrent au ménage disgracié une fête superbe; pendant le repas, comme il y était question du commandant d'artillerie qu'on élevait aux nues : » Ne vous y fiez pas, dit-elle, ce jeune » homme a trop d'esprit pour être long- » temps un *sans culotte*. » Sur quoi le général de s'écrier gravement, et d'une voix de Stentor : « Femme Cartaux, nous » sommes donc des bêtes, nous! — Non, » je ne dis pas cela, mon ami; mais..... » tiens, il n'est pas de ton espèce, il faut » que je te le dise. »

Un jour, au quartier-général, on vit déboucher, par le chemin de Paris, une superbe voiture; elle était suivie d'une deuxième, troisième, d'une dixième,

quinzième, etc. Qu'on juge, dans ces temps de simplicité républicaine, de l'étonnement et de la curiosité de chacun; le grand Roi n'eût pas voyagé avec plus de pompe. Tout cela avait été requis dans la capitale; plusieurs étaient des voitures de la Cour; il en sort une soixantaine de militaires, d'une belle tenue, qui demandent le général en chef; ils marchent à lui avec l'importance d'ambassadeurs : « Citoyen Général, dit l'orateur de la bande, nous arrivons de » Paris, les patriotes sont indignés de ton » inaction et de ta lenteur. Depuis long- » temps le sol de la république est violé; » elle frémit de n'être pas encore vengée; » elle se demande pourquoi Toulon n'est » pas encore repris; pourquoi la flotte » anglaise n'est pas encore brûlée. Dans » son indignation, elle a fait un appel » aux braves; nous nous sommes présen- » tés, et nous voilà brûlans d'impatience » de remplir son attente. Nous sommes » canonniers volontaires de Paris; fais- » nous donner des canons, demain nous » marchons à l'ennemi. » Le général, déconcerté de cette incartade, se retourne vers le commandant d'artillerie, qui lui promet tout bas de le délivrer le lende-